

La Saint-Charlemagne

(Souvenirs de Collège).

Que de fois, depuis cinquante ans, n'a-t-il pas été question de supprimer la plus vénérable des traditions scolaires! Elle eut des défenseurs véhéments. Aujourd'hui, par ces temps de crise chère, certains proviseurs économes n'ont-ils pas suggéré d'exclure le champagne du festin! Nous reproduisons ici cette page charmante de Jules Claretie où il évoque à ce propos d'amusants souvenirs:

Les collégiens, cette semaine, sont en fête. On a célébré la Saint-Charlemagne, et, pour les bons élèves, le champagne, cette fois, a remplacé l'abondance officieuse. C'est la huitaine de collège. On se retrouve autour des tables de restaurants, avec des cheveux en moins et des rides en plus. Ils ne sont plus tous jeunes, ces banquets, malgré la plus franche cordialité qui, selon la formule, ne "cesse d'y régner." Pour peu qu'on ait dépassé un certain âge, les visages des camarades de collége deviennent comme autant de miroirs où l'on se regarde soi-même vieillir. Chacun en veut un peu à son voisin de pupitre, transformé en voisin de table, de ne pas s'être mieux déjeuné.

—Comme il est déjeuné, ce diable de X...! Est-ce que vraiment j'aurais l'air aussi fané que l'on éprouve le besoin d'interroger un peu la glace du salon du restaurant?

Le jeu des lumières et l'animation du repas y mettent alors de la complaisance. Eh bien! non, on ne se trouve pas aussi ridé et aussi chauve que ce "diable de X..."! On se sent même rajeuni de la voir aussi courbé. On a su mieux résister. On est d'une autre pâte et d'une autre trempe... On n'est point fâché, en fin de compte, d'avoir constaté sa propre décadence devant le décrépidité des amis de collége. Et notez que chacun, à part soi, se fait ce beau raisonnement personnel. De telle sorte qu'un banquet d'anciens élèves devient presque un conseil de révision, où tous les convives se trouvent, plus ou moins, exemptés... de la vieillesse.

Et pourtant, non, ne soyons pas sceptiques. Il y a, dans ces réunions annuelles, une fraternité consolante. Les générations et les partis s'y mêlent et disparaissent pour ne plus former qu'une table de camarades.

On n'est plus ni conservateur ni opposant, on n'est ni de 1830, ni de 1840, ni de 1860; on est de Fontanes, de Charlemagne, de Saint-Louis ou d'Henri IV. Ni vieux ni jeunes, tous compagnons du même lycée! Si bien que le vieil esprit de corps anime le banquet et qu'on applaudit aux souvenirs évoqués du collége.

On se sent rajeuni et on lève gaiement son verre...

...C'est ainsi qu'un homme d'esprit nous conta finement, l'autre soir, l'histoire de la protestation de 107 contre les lentilles universitaires.

—Nous étions 107, me disait-il en souriant à ce vieux souvenir, oui, 107 qui avions fermement résolu de ne plus jamais goûter à un plat de lentilles. Nous n'avions pas les goûts d'Esau. Nous trouvions qu'à la fin, on nous étouffait sous les lentilles. Toujours les lentilles et encore des lentilles. Les 107 firent le serment de prendre toutes les lentilles qu'on nous servirait et de les jeter, comme une protestation matérielle, à travers le réfectoire! Le cri de ralliement devait être tout naturellement: "A bas les lentilles!"

"Nous allions au réfectoire. Nous demandons au garçon s'il y a des lentilles. Il y avait des lentilles. Echange de regards entre les conjurés. Ah! on veut nous contraindre au supplice des lentilles! Eh bien! on va voir, les lentilles!"

"Les lentilles arrivent toutes fumantes et nageant dans leur sauce brune. Nous les laissons venir. On nous sert. Et, dès que les lentilles ont passé du plat dans les assiettes, un grand cri

retentit dans le réfectoire, un cri de colère poussé par les 107 poitrines: "A bas les lentilles!" Et les lentilles volent comme une molle mitraille à travers le réfectoire maculé de légumes. Il faudrait, pour chanter cette bataille, l'auteur du Lutrin.

"Nous sortons du réfectoire enflammés d'enthousiasme. On se répand dans les cours, on chante. La Marseillaise des lentilles retentit comme un hymne tyrtéen. Le proviseur accourt, le censeur arrive, on nous harangue, nous parlementons:

"—Que voulez-vous donc?
"—Nous ne voulons plus de lentilles! Plutôt la mort que les lentilles! Plus de lentilles! A bas les lentilles!"

"Le proviseur voulut faire un exemple. Peut-être aimait-il les lentilles, ce proviseur! Ce qui est certain, c'est qu'il n'aimait point les révoltes. Il décima les 107; on prit onze révoltés au hasard et on les renvoja dans leur famille. J'en étais. Je me rappelle encore avec quelle dignité je fis mon paquet et pliai noblement ma tunique. On me chassait, soit! Mais je n'avais point transigé: je n'avais pas mangé de lentilles.

"Et je sortis. J'arrive chez moi. On était à table. Mes parents dinaient.

"—Qui est là? Comment! toi? Qu'est-ce qu'il y a?
"—Chassé!

"—Ah!... garnement! Mais il est tard. As-tu mangé, au moins?"

"—Non.

"—Mets-toi à table, malheureux! Nous nous expliquerons après!"

"Et, comme j'avais faim, je me mis à table en toute hâte. Or, savez-vous ce qui m'attendait chez mon père, et quel plat la vieille cuisinière apporta devant mes yeux stupéfaits? Eh bien! oui, des lentilles! Un plat de lentilles! Je retrouvais chez mes parents ce que je maudissais au collége! On me servit des lentilles! Et j'en mangeai! Et, je rougis de l'avouer, et les trouvai même succulentes.

"Depuis, ajoutait le vieux causeur qui contait cette histoire d'antan, je me suis toujours dit que l'affaire des lentilles était la conclusion quasi inévitable de toutes les révolutions.

"On fait une émeute pour fuir des lentilles et on est condamné à les avaler. La sauce varie à peine. Le plat change parfois de forme. Mais ce sont des lentilles et, pour changer de lentilles, mieux vaut encore se contenter de celles qu'on nous sert quotidiennement. Elles ne valent ni plus ni moins que celles qu'on nous servirait demain si nous refusions de manger celles d'aujourd'hui!"

Et c'est pourquoi, parfois, l'on brise les plats et jette à vents les lentilles.

JULES CLARETIE.

LE TRESOR

Tu peux vieillir, et le cours
De tes jours
Peut descendre comme un fleuve:
Demain tu retrouveras,
Dans mes bras,
Ta jeunesse toujours neuve.

Je cueille ta voix avant
Que le vent
Ne la prenne, et je l'emporte
Pour te rapporter ta voix
D'autrefois,
Quand la chanson sera morte.

Du rire capricieux
Qu'ont tes yeux,
Ma douleur s'est assouvie;
Mais je te rendrai plus tard
Le regard
Dont tu regardais la vie.

Tout mon culte a reflété
Ta beauté
Qu'il garde pour vivre en elle,
Et tu n'auras pour la voir
Au miroir
Qu'à chercher dans ma prunelle.

—EDMOND HARAUCOURT.

Lecteurs, abonnez-vous à l'Abécille.

NOUVELLES DE PARTOUT

Paris.—On vient de faire des essais très intéressants au cours des manœuvres d'artillerie qui viennent d'avoir lieu à Vincennes. On a mis à l'épreuve l'artillerie lourde automobile, et la "cavalerie lourde." Des officiers représentant les armées de plusieurs nations assistaient aux manœuvres. Le général Falke, chef de l'artillerie française, démontre que la traction automobile est plus pratique que le cheval pour le transport de lourdes pièces d'artillerie, surtout sur des obstacles. Un tracteur muni de roues d'auto manœuvres a fait le tour du roue d'auto manœuvres avec une vitesse satisfaisante; un tracteur aux roues "caterpillar" a tiré une pièce d'artillerie de treize tonnes par dessus un fossé, et l'a fait monter sur un talus. La "cavalerie automobile" consiste d'autos légères, armées d'une mitrailleuse à l'avant et à l'arrière, tirant en attaquant à une vitesse de quatorze milles à l'heure. De nouveaux freins permettent à cette artillerie-automobile de s'arrêter soudainement et de charger dans une nouvelle direction avec plus de rapidité qu'un cheval pourrait le faire.

Washington.—Le sénateur Walsh, démocrate, de Montana, avait proposé au Sénat que les Etats-Unis et les autres puissances s'engagent à défendre l'Allemagne en cas d'attaque injustifiée. Le Sénat a rejeté ce projet par un vote de 71 contre 7.

Berlin.—Les autorités belges ont reté 32 anciens officiers allemands, dont le général von Miertens, qui s'étaient réunis à Crefeld, dans le territoire occupé par l'armée belge. Les journaux monarchistes déclarent qu'il ne s'agit que d'avis que ces officiers tramaient un complot. Les autorités belges, au cours de perquisitions, ont découvert des documents compromettants relatifs à un coup d'Etat préparé par le parti militariste.

Berlin.—Malgré le traité de Versailles qui défend à l'Allemagne d'exporter des munitions pour les vendre à l'étranger, le journal "Le Drapeau Rouge," organe des Communistes, vient de découvrir que de grandes quantités de munitions ont été envoyées en Roumanie. Ce journal précise, disant que des millions de balles Browning et Lebel ont passé par Dresde et par Hambourg avec la permission de fonctionnaires allemands. Le "Drapeau Rouge" demande aux ouvriers de surveiller ces transports, et au besoin de les empêcher, étant convaincu que le gouvernement allemand envoit ces munitions pour aider la Roumanie à combattre les Bolchevistes.

Berlin.—Le drapeau polonais flotte dans les régions de Kattowitz, Myslowitz, Pless et Rybnick, en Haute-Silésie. Les anciens insurgés ont pris les armes et se sont postés sur la nouvelle frontière pour la protéger. Une dépêche d'Abendblatt annonce que la population se soulève, mais que les Polonais restent calmes.

SUR LE DESARMEMENT LIMITE

Voici ce que je lis dans un article d'un de mes confrères néo-orléanais: "Puisque le moment approche pour la réunion de la conférence sur le désarmement, ne serait-il pas bon de demander aux gens qui réfléchissent ce qu'il serait advenu du monde si la France n'avait pas été armée en 1914 et si les armées de ce pays n'avaient pas repoussées les troupes boches à la première bataille de la Marne.

"Celà, mon cher confrère, est très bien, mais ne croyez-vous pas que si la Bohème avait été contrainte, elle aussi, de ne pas armer, que la population mondiale ne serait pas, comme elle est à présent, réduite de 20,000,000 d'habitants, victimes de la guerre mondiale?"
—J. B.

Croissez et Multipliez

Le maréchal Fayolle a publié dans la Revue des Deux-Mondes du 15 septembre, un Journal de la mission française au Canada, dont il fut le président.

De ce document, nous voulons souligner le témoignage ci-après:

"Il faut ici s'arrêter un instant, écrit le maréchal, sur l'extraordinaire fécondité des familles canadiennes. Les familles de quinze à vingt enfants ne sont pas exceptionnelles; celles d'une douzaine se rencontrent partout; la moyenne est d'environ six enfants par foyer. Le maire nous racontera tout à l'heure que les familles avec lesquelles il est le plus lié ont toutes de quinze à dix-huit enfants. Dernièrement, il assistait à une fête de famille où vingt-six enfants célébraient les noces d'or de leurs parents; ceux-ci n'en avaient perdu aucun. Ils sont nombreux, les villages où le général Tremblay qui nous accompagnait sur le bateau appartient à l'une d'elles.

"Comment expliquer cela?
"Il y a bien des raisons: l'espace disponible, la vie large et facile à la campagne, les enfants qui ne sont pas une charge, mais un rapport, la liberté de tester laissée au père de famille, ce qui sauve le domaine, etc. Toutefois, la raison principale se trouve dans le respect des lois morales. Les Canadiens français obéissent à l'ordre "Crisologie et multipliez," ils observent le Décalogue. Le lieutenant-gouverneur ne nous a-t-il pas dit ce matin: "C'est votre clergé qui a fait ce peuple."

Et le maréchal d'ajouter:
"Il est à remarquer qu'il n'en est pas de même des Anglais. Eux aussi ont l'espace et la liberté, et cependant, la natalité est dans leurs familles beaucoup moindre."

De ce témoignage, il est intéressant de rapporter les chiffres, et les aveux suivants:

Les statistiques, publiées récemment par le gouvernement canadien, établissent que la province de Québec, province catholique, a eu, à elle seule, en 1920, 83,466 naissances, alors que toutes les autres provinces n'ont eu ensemble que 163,753 naissances pour une population de 7 millions d'habitants, c'est-à-dire que les familles catholiques qui forment un peu plus du quart de la population ont, à elles seules, fourni la moitié des naissances.

Ce fait a été relevé par le bulletin maçonnique de Denver, au Colorado (Etats-Unis), The Square and Compass, en ces termes: "Nous croyons devoir rendre hommage à qui il est dû. L'Eglise catholique romaine prêche en chaire, à toute occasion, contre l'indécence des exhibitions féminines; elle enseigne que la maternité est une bénédiction. Elle exalte la chasteté et la continence et fut le premier prédicateur de la pureté. De tout cela on ne saurait trop louer."

CE QU'ILS N'EUVENT PAS

Shakespeare n'a jamais eu de clavographe ni de sténographe.

Napoléon n'a jamais eu d'automobile, ni de gaz empoisonnés.

Henri VIII n'a jamais eu d'avocats pour ses divorces.

Le Beau Brummel ne s'est jamais servi d'un rasoir de sûreté.

Brutus ne s'est jamais servi d'un revolver automatique.

Rambrandt n'a jamais pris ses modèles chez les actrices de burlesques.

Georges Washington n'a jamais fait de cinéma.

Louis XVII n'a jamais eu de yacht à gazoline.

Gléopâtre ne s'est jamais servi d'un masque en caoutchouc.

Socrate n'a jamais employé de plume fontaine.

Marcel Antoine n'a jamais parlé dans un phonographe.

Alexandre le Grand ne portait pas de bretelles.

Annibal ne s'est servi ni d'un tank, ni d'un aéroplane ni de fils barbelés.